

3-

# L'AUTOGESTION

Prix : 1 franc.

## L ' AUTOGESTION

-----

"Il faut s'entendre sur le sens des mots"

E. Maire (p. 25)<sup>o</sup>

Dire que l'autogestion ne se "décrète" pas, qu'il n'est pas question pour la C.F.D.T. de "proposer un modèle" mais de donner "quelques exemples indicatifs", "tracer une perspective globale, définir les grands axes d'un projet global" est un moyen comme un autre pour Edmond Maire d'é luder toute critique directe; mais il n'était pas nécessaire d'user d'un tel artifice car, en lui-même, son texte sur l'autogestion est incritiquable!

Incritiquable car situé en deçà de toute critique digne de ce nom, la critique n'a pas de prise sur le délire et l'incohérence. Une critique efficace est une critique constructive mais le terrain sur lequel Maire instaure le débat est impropre à toute construction, c'est le lieu commun de la représentation achevée du capital. Notre critique ne peut donc être que négative ou apparaître comme telle car sa positivité serait tellement éloignée du sujet traité par Maire qu'elle serait incompréhensible.

Vu l'impossibilité dans laquelle nous sommes de dégager de ce texte un embryon de système théorique réellement "pensé", force nous est de chercher dans les mots employés par Maire lui-même, la prise qui nous est nécessaire pour soulever son monument scientifique.

Le mot clé, le mot magique, est sans contestation possible celui de TRAVAIL. Soit dit en passant, l'essence du fascisme c'est l'exaltation du travail. Lorsque travail est, par hasard, associé à force nous rencontrons l'expression force de travail qui suffit à Maire pour se décerner un brevet de socialiste; magie des mots...!

Puisque l'expression "force de travail" est employée pour la première fois par Marx pour signifier un concept fondamental de la loi de la valeur, c'est du point de vue de Marx que nous tenterons cette critique. Et puisque, d'autre part, il s'agit avant tout de s'entendre sur le sens des mots, étudions ceux-ci d'un peu plus près:

---

(<sup>o</sup>) Les citations sans référence sont tirées de l'article de Maire sur l'autogestion paru dans "Syndicalisme", n<sup>o</sup> spécial de novembre 72.

"Le travail est la seule source de richesse"

(p. 8)

Mais Maire aurait également pu dire:

"Le travail est la source de toute richesse  
et de toute culture,..."

(Programma du parti ouvrier allemand,  
Gotha 1875)

Ceci pour montrer en passant que le socialisme de Maire n'est pas nouveau et que les mêmes formulations ont déjà 100 ans! Mais à ce-là Marx aurait pu répondre, comme il le fait d'ailleurs dans ses gloses marginales au programme de Gotha:

"Le travail n'est pas la source de toute riches-se. La nature est tout autant la source des val-eurs d'usage (qui sont bien, tout de meme, la richesse réelle!) que le travail, qui n'est que l'expression d'une force naturelle, la force de travail de l'homme."

K. Marx (Ouvrage cité)

En peu de mot le travail est remis à sa place véritable et, qui plus est, il est défini comme étant l'expression de la force de travail de l'homme, et ceci nous sera utile plus loin. Avant Marx William Petty disait déjà que le travail était le père des richesses, mais que la nature en était la mère!!! Si aujourd'hui il en est toujours le père, Maire semble vouloir se charger du reste.

"...les salariés sont avant tout, pour le patron, une force de travail que l'on achète..."

(p. 7)

"...son seul droit (au salarié - N.D.R.) est de toucher le prix de sa force de travail (c'est à dire son salaire) et rien de plus."

(p. 9)

Ca ronfle!

"Celà n'empêche pas qu'il achète la force de travail des salariés comme il achète des bâtiments ou des machines. Il la paye par un salaire. Pour lui les salaires ne sont que des frais parmi tant d'autres, et il est naturel-lement porté à les payer le moins cher possible pour réaliser le profit maximum. Les salaires rémunèrent la force de travail, ils ne sont pas du tout une répartition du produit du travail

collectif de l'entreprise."

"Dire celà c'est peut-être banal. Il y a des dizaines et des dizaines d'années que le mouvement ouvrier sait celà. Mais il ne faut pas craindre de le répéter."

(p. 7)

Ne craignons donc pas de répéter les mêmes banalités, mais rendons toutefois à Maire ce qui est à Maire et à Marx ce qui est à Marx!

Il est vrai que le capitaliste achète la force de travail comme il achète ses marchandises, il est encore vrai que le salaire est le prix qu'il paye pour acquérir la jouissance de la force de travail; et nous devons à Marx la démonstration de ces faits; mais nous lui devons également la production de déterminations beaucoup plus riches que ces simples "banalités" qui, mal comprises, et par Maire en premier lieu, ouvrent la voie à un délire pseudo-socialiste inévitable.

PRIMO: Si le capitaliste peut acquérir la force de travail comme il acquiert des marchandises, c'est tout simplement parceque la force de travail n'existe, dans le capital, que sous la seule forme de marchandise; mieux, le capital ne peut exister en tant que tel que si la force de travail lui fait face en tant que marchandise; c'est à dire si les producteurs, dépossédés de leurs moyens de production, apparaissent librement sur le marché des marchandises comme vendeurs de leur force de travail, seule richesse potentielle aliénable qu'ils possèdent encore! Mais, comme toute marchandise, la force de travail se doit d'avoir une valeur sans laquelle elle ne serait pas marchandise. Sans entrer dans des détails entre valeur et prix (cf. Le Capital de K. Marx, Livre I t. I et Livre III t. I), le salaire est le prix de la force de travail-marchandise. Il découle de celà que le salariat est inséparable du mode de production capitaliste, le salariat est l'expression la plus brutale du rapport entre capital et travail. Maire se garde bien d'approcher de trop près la question du salariat car nous verrons comment son abolition entraînerait la faillite du projet autogestionnaire!

Ne craignons pas de rappeler de biens vieilles banalités:

"Au lieu du mot d'ordre conservateur "un salaire équitable pour une journée de travail équitable", ils doivent inscrire sur leur drapeau le mot d'ordre révolutionnaire: "Abolition du salariat".

"(...) Les syndicats agissent utilement en tant que centres de résistance aux empiète-

ments du capital. Ils manquent en partie leur but dès qu'ils font un emploi peu judicieux de leur puissance. Ils manquent entièrement leur but dès qu'ils se bornent à une guerre d'escarmouches contre les effets du régime existant, au lieu de travailler en même temps à sa transformation et de se servir de leur force organisée comme un levier pour l'émancipation définitive de la classe travailleuse, c'est à dire pour l'abolition définitive du salariat."

K. Marx (Salaire, prix et profit)

Mais le mouvement ouvrier sait cela depuis des dizaines et des dizaines d'années car cela fait des dizaines et des dizaines d'années que des individus comme Edmond Maire ne craignent pas de le rabâcher.

SECONDO: Si les salaires "ne sont pas du tout une répartition du produit du travail collectif de l'entreprise", alors sans doute sont-ils le produit d'un don généreux du capital!?

Dans leur totalité, les marchandises issues d'un procès de production capitaliste, sont le produit du travail collectif de l'entreprise. Mais sans doute suffit-il encore ici de s'entendre sur le sens des mots?

Disons d'abord, pour être plus précis, que la totalité du produit marchandise représente une valeur d'échange, mais que cette valeur d'échange est doublée d'une valeur d'usage sans laquelle, ici encore, la marchandise ne serait pas marchandise; il en va d'ailleurs de même de la marchandise force de travail qui possède une valeur d'échange, son prix, et une valeur d'usage particulière pour la jouissance de laquelle le capitaliste conclue son marché avec l'ouvrier-producteur "libre"!

Seul le travail "collectif" de l'entreprise a donné au produit marchandise son caractère de valeur d'usage spécifique; La transformation de toutes les matières premières par le travail "collectif" a pour résultat un produit global original et d'un usage spécifique: c'est, au niveau de la valeur d'usage, le résultat du procès normal de travail. Est-ce à dire que la valeur d'usage soit à distribuer entre les producteurs? Certes non! Que feraient les producteurs s'ils devaient se partager une locomotive?

Il s'agit alors plutôt de valeur d'échange dont Maire veut parler? Voyons la chose de plus près.

Chaque unité de marchandise (une paire de chaussure par exemple...) issue du procès de production possède en elle-même une valeur d'échan-

ge une et indivisible; mais cette valeur d'échange est déterminée à partir de la valeur d'échange globale de tout le produit marchandise et cette valeur globale est d'une formation complexe.

Ainsi, dans la valeur globale du produit, est contenue 1° la valeur des matières premières, 2° une partie de la valeur des machines (correspondant à la partie usée au cours du procès de travail), 3° la valeur nouvellement créée par le travail collectif au cours du procès de travail. Les matières premières ne sont pas, par définition, le produit du travail collectif de notre procès; la valeur de ces matières premières a, d'autre part, été déboursée par le capitaliste et lui seul; on comprend alors difficilement comment les travailleurs peuvent revendiquer la part du produit dont la réalisation en argent servira au renouvellement du procès de production. Il est d'ailleurs à noter que même dans le système autogestionnaire d'Edmond Maire ce renouvellement sera tout de même encore nécessaire! Le raisonnement est identique en ce qui concerne l'usure des machines... Reste la troisième partie, la plus délicate car nous touchons au fondement même de la valeur, la valeur nouvellement créée dans le procès.

Nous voyons que pour nous entendre sur le sens des mots employés il nous est nécessaire d'aborder l'analyse des phénomènes et rapports sociaux; analyse sans laquelle les "mots" sont vidés de leur contenu réel et se prêtent alors à toutes les interprétations possibles. Ainsi pour savoir ce qu'est le "produit du travail collectif" il nous est nécessaire de connaître les déterminations de la marchandise qui est valeur d'usage et valeur d'échange (le mot valeur rapporté à la marchandise suffit d'ailleurs pour signifier la valeur d'échange car la valeur n'existe que dans l'échange), mais de là, nécessairement, nous sommes amenés à analyser la valeur. Cette analyse de la valeur dépasse largement le cadre de notre modeste critique, mais il suffira de se reporter au Livre I, tome I du capital dans lequel Marx résoud magistralement le problème. Bien sûr Maire ne se réfère pas à Marx ni au Capital dont il use largement du vocabulaire, il préfère rabâcher les mêmes banalités!

"Considérons maintenant le résidu des produits du travail. Chacun d'eux ressemble complètement à l'autre. Ils ont tous une même réalité fantomatique. Métamorphosés en sublimés identiques, échantillon du même travail indistinct, tous ces objets ne manifestent plus qu'une chose c'est que dans leur production une force de travail humaine a été dépensée, que du travail humain y est accumulé. En tant que cristaux de cette substance sociale com-

mune, ils sont réputés valeurs.

"Le quelque chose de commun qui se montre dans le rapport d'échange ou de la valeur d'échange de la marchandise est par conséquent leur valeur; et une valeur d'usage ou un article quelconque, n'a une valeur qu'autant que du travail humain est matérialisé en lui.

"Comment mesurer maintenant la grandeur de sa valeur? par le quantum de la substance "créatrice de valeur" contenue en lui: du travail. La quantité de travail elle-même a pour mesure sa durée dans le temps, et le temps de travail possède de nouveau sa mesure dans des parties du temps telles que l'heure, le jour, etc."

K. Marx (Le Capital, L. I, t. I, p. 54)

Nous sommes donc maintenant en mesure de connaître la grandeur de la valeur nouvellement produite par le travail collectif dans notre procès de production, cette valeur a pour mesure la durée totale du travail collectif, et il est clair qu'elle n'est pas égale à la valeur globale du produit.

Comment va maintenant s'effectuer le "partage" de cette valeur globale du produit? Notons tout d'abord que c'est le capitaliste qui a pour rôle de réaliser en argent la valeur du produit. Une partie de celle-ci le rembourse de son avance de capital en moyens de production (matières premières et usure des machines) de loin, actuellement, la plus importante (résultat de la composition organique élevée du capital); le reste, correspondant à la valeur nouvellement créée, se décomposera ainsi: une partie le rembourse...ou lui permet de verser aux travailleurs le prix de leur force de travail, c'est les salaires, une autre partie lui sert à payer ses différents loyers aux propriétaires fonciers, inventeurs, etc., c'est la rente foncière, le reste constituera le profit d'entreprise se divisant lui-même en intérêts, dividendes etc...

Que Maire le veuille ou non le salaire est bien le produit d'un partage, équitable ou non! Et si le capitaliste "...oublie de se demander d'où vient le capital, et comment il s'accumule" (p. 8) Maire fait la demande et fournit la réponse dans 10 images de bandes dessinées (K. Marx écrit pendant cinquante années pour donner une réponse...) mais oublie de se poser lui-même la question de savoir pourquoi la force de travail est en mesure de fournir ou produire une valeur telle qu'une partie seulement de celle-ci soit suffisante à sa rémunération, au règlement de son prix qui, sans aucun doute, puisqu'elle est marchandise, correspond plus ou moins à sa valeur. Il ne faut pas espérer qu'une bande dessinée suffise à l'explication de ce mystère.

Comme nous l'avons indiqué plus haut en citant Marx, la valeur des marchandises est mesurée par la quantité de travail qu'elles contiennent, mais elles ne peuvent contenir que la quantité de travail socialement nécessaire à leur production et reproduction sociale; tout travail superflu n'apporte aucune valeur supplémentaire.

Il en est de même de la marchandise force de travail; la valeur de la force de travail n'est rien d'autre que la quantité de travail socialement nécessaire à sa production et reproduction (au sens social le plus large dans le cadre du capital); quelle est cette quantité de travail? tout simplement la quantité de travail contenue dans les moyens de subsistance nécessaires à l'ouvrier et sa famille pour restaurer et reproduire la force de travail.

La réponse à la question que Maire s'est bien gardé de poser est alors simple:

I°- L'activité de la force de travail humaine, le travail, est en mesure de produire plus de richesse, sous forme par exemple de moyens de subsistance, qu'il n'est nécessaire à la reconstitution de la force de travail (c'est le résultat historique du développement des forces productives du travail).

II°- Le capital, en affirmant le travail comme substance de la valeur (et le temps de travail la mesure de celle-ci), transforme la force de travail en simple marchandise dont la valeur, ou prix, est inférieure à la valeur qu'elle est en mesure de produire.

La différence entre valeur produite par la force de travail en activité et valeur de la force de travail, Marx l'appelle plus value, et c'est de l'accumulation de celle-ci que naît l'accumulation du capital. Dans le langage de Maire cette plus value n'est autre que la différence entre salaires versés par le capitaliste et valeur nouvellement produite par le travail collectif. La valeur nouvellement créée se résout donc en salaires et en plus value; le salaire est la valeur que le capitaliste doit déboursier pour jouir momentanément de la force de travail, la plus value est la valeur que le propriétaire foncier appellera rente, le capitaliste financier intérêt et le capitaliste industriel profit!

Ce qu'il y a de spécifique entre capital et travail ce n'est pas immédiatement l'échange, en lui-même, de la force de travail contre de l'argent car, comme dans tous les échanges présidés par la valeur, le possesseur de la marchandise ne l'aliène que dans le but d'obtenir en échange l'équivalent de sa valeur alors que l'acquéreur ne consent à donner cet équivalent que si la marchandise en question possède une



valeur d'usage spécifique dont-il a justement besoin. Lorsque l'ouvrier aliène sa force de travail il se prive de la valeur d'usage qui lui est propre; comment ferait-il autrement puisque cette valeur d'usage ne peut être utilisée que combinée à des moyens de production dont lui-même a été dépossédé. Ce qu'il y a de spécifique au mode de production capitaliste c'est que la force de travail naturelle de l'homme puisse faire face, en tant que marchandise, à sa propre manifestation, le travail, cristallisé sous la forme particulière de VALEUR; c'est que le travail vivant, expression de l'activité humaine, de l'être de l'homme, puisse faire face au travail mort, accumulé, expression de sa domination, de son aliénation.

Ceci est certes le résultat de tout un processus historique que nous ne pouvons analyser ici; mais le capital a ceci de caractéristique que ce qui semble être son propre résultat, ou plus exactement le résultat de son procès total, apparaît en même temps comme prémisses nécessaires à ce même procès; c'est le résultat du procès "tautologique" du capital!

Ainsi en est-il par exemple de la force de travail apparaissant sur le marché comme simple marchandise. Mais encore faut-il que la marchandise soit la forme générale sous laquelle se présente le produit du travail dans la société. Mais la marchandise est l'unité de la valeur d'usage et de la valeur d'échange, valeur d'échange dont la substance est le travail et dont la forme la plus achevée est la forme argent. Encore faut-il alors que la force de travail productrice de valeur ait elle même une valeur, soit donc déjà une marchandise et s'échange contre de l'argent.

Une "société socialiste" digne de ce nom devra donc avoir instauré un rapport social tel que la force de travail ne pourra apparaître comme marchandise, ne s'échanger contre aucune valeur sous quelque forme que ce soit.

Mais si la force de travail n'apparaît plus comme marchandise, le travail ne peut plus être la substance de la valeur, et le temps de travail sa mesure; car disparaît ainsi le rapport de valeur entre produit du travail et subsistance nécessaire, rapport sans lequel la valeur ne peut avoir d'existence autonome. Toute marchandise disparaît par la même occasion et l'argent, forme achevée de la valeur, ne conserve plus que sa forme naturelle de papier ou de métal, ou bien encore de courant d'air pour le crédit!

Et nous retombons sur cette "banalité" connue depuis des dizaines et des dizaines d'années: "ABOLITION DU SALARIAT".

Que nous propose Edmond Maire dans le cadre de sa merveilleuse société "autogestionnaire"?

"Dans l'entreprise autogérée, la possibilité d'accroître les rémunérations reste un stimulant important. Mais aussi le but du travail - satisfaire les besoins - deviendra plus clair."

(p. 24)

Rémunérer quoi? La rémunération n'existe pas "en soi" et "pour soi", il n'existe que la rémunération de quelque chose. Que prétend-t-il rémunérer, la force de travail? certainement pas car, comme il le dit si justement, en Union Soviétique "la force de travail des salariés est toujours achetée comme une marchandise"! (et pour cause, qui dit salariés dit force de travail-marchandise, mais c'est une subtilité que Maire ne peut saisir). Sans doute s'agira-t-il, enfin (!!!), de rémunérer le travail lui même? C'est oublier que le travail, en tant que constituant de la valeur, en tant que substance de la valeur, ne peut posséder lui même une valeur:

"Une fois de plus ce n'est pas ce qu'il y a d'irrationnel dans la forme qui passe pour typique. On néglige, au contraire, ce trait irrationnel. L'irrationnel consiste en ce que le travail, comme élément constitutif de la valeur, ne peut avoir lui-même aucune valeur, en sorte qu'un quantum déterminé de travail ne peut non plus avoir une valeur s'exprimant dans son prix, dans son équivalence avec un quantum déterminé d'argent."

K. Marx (Le Capital t. IV p. 31)

Un autre problème se greffe immédiatement sur le premier : stimuler quoi?

"Tout l'art de la direction est formé par trois principes:

I° Tenir devant les ouvriers une prime pour les faire grimper;

II° Faire claquer le fouet au-dessus d'eux, avec, à l'occasion, une touche de la mèche;

III° Travailler épaule contre épaule, les instruisant, les aidant, les guidant."

F. W. Taylor.

Maire se garde bien de parler de fouet, mais il ne manque pas de dire qu'il sera toujours là, avec la C.F.D.T., pour aider les travailleurs, les éduquer!!!

Oublions pour le moment de chercher le sujet de cette rémunération et supposons que par elle passe de toute éternité la satisfaction des besoins. Quel est "le but du travail" dans le capital?

Tout d'abord qu'est-ce que le travail? Marx nous dit que c'est l'expression de la force de travail, c'est son activité propre. Pourquoi l'ouvrier, seul possesseur de la force de travail et conçu au point de vue du capital uniquement comme force de travail vivante, exerce-t-il son activité? Parcequ'ayant vendu au capitaliste la jouissance de sa force de travail, contre un salaire, il s'est engagé, par cet acte, à fournir au capitaliste la valeur d'usage de celle-ci, de la mettre en activité pour un temps déterminé. Cette activité pouvant d'ailleurs être plus ou moins stimulée par de savantes retenues sur le salaire! Pourquoi l'ouvrier a-t-il vendu la jouissance de sa force de travail, se dépossédant ainsi du produit de son travail? Déjà dépossédé de ses propres moyens de production sans lesquels il ne peut exercer aucune activité productrice, l'ouvrier vend sa force de travail contre un salaire afin de se procurer sur le marché des marchandises les subsistances qui lui sont nécessaires pour vivre, donc pour satisfaire ses besoins. Ainsi, dans le capital, l'ouvrier travaille pour satisfaire ses besoins.

Que lui propose Maire dans sa société merveilleuse? Satisfaire ses besoins comme BUT de son travail !!!

Sous cet aspect nous voyons que l'utilisation du salaire ou de la rémunération est identique dans le capital et dans l'autogestion. A moins que la rémunération ne soit pas un salaire, et dans ce cas Maire doit s'expliquer sur celle-ci, la force de travail, dans l'autogestion, retrouve tous les attribus de la marchandise.

"Il faut s'entendre sur le sens des mots.  
Il faut bien voir ce qu'est le profit dans le  
capitalisme..."

(p. 24)

Si nous entendons bien le sens du mot profit, celui-ci désigne une chose qui n'est pas forcément inhérente au capitalisme. Par contre, sous le capitalisme, le profit prend un sens précis que Maire se propose de nous expliquer:

"...c'est le produit de l'exploitation du travail, que les propriétaires capitalistes s'approprient, soit sous forme de bénéfice soit à travers l'augmentation de la valeur de leur capital. (id.)

N'en déplaise à Maire, le profit ne peut pas être le produit de l'exploitation du travail pour la simple raison que le travail ne s'exploite pas; "exploitation du travail" est un sophisme, seule la force de travail est sujette à une exploitation.

Pourquoi les capitalistes auraient-ils à s'approprier le produit de l'exploitation de la force de travail? En vertu du marché conclu entre les travailleurs et le capitaliste, les premiers se sont engagés à mettre au service du second la valeur d'usage de leur force de travail, à condition qu'en échange leur soit versé un salaire; il s'ensuit que le produit de ce travail lui appartient en vertu du marché conclu! Où est l'appropriation? il s'agit bien plutôt d'une expropriation dont il est question: l'expropriation des producteurs, de leurs moyens de production! car si ceux-ci étaient encore en possession de leurs moyens de travail ils n'accepteraient pas un tel marché.

Maire ne saisi pas ces nuances car pour lui le profit est une catégorie éternelle de l'économie! Pour nous le profit n'est qu'une catégorie de l'économie politique, science bourgeoise par excellence, c'est un mot particulier employé par les capitalistes pour signifier la plus value ou partie de celle-ci, et la plus value est le résultat de la vente de la force de travail comme marchandise: la vente de la force de travail contre un salaire (ou rémunération) entraîne nécessairement la production de plus value, d'un profit pour le capitaliste. Il est donc clair que si la force de travail n'apparaît plus comme marchandise, il est impossible qu'apparaisse une plus value, un profit.

"Dans une société socialiste, il n'y aura plus de propriétaires privés pour s'approprier le profit."

(p. 24)

Ceci veut dire très clairement que d'autres pourront se l'approprier, mais surtout pas les vilains capitalistes...

"Mais aussi, l'économie ne fonctionnera plus avec comme seul but l'accumulation de l'argent."

(id.)

Si l'accumulation de l'argent ne sera pas le seul but, il n'en reste pas moins qu'il restera malgré tout un but de l'économie, si nous savons ce que parler veut dire! Mais l'argent est la forme la plus achevée de la valeur; il s'agit donc d'une accumulation de valeur, donc de travail sous la forme argent! Et il nous a donc fallu attendre la société autogestionnaire pour assister à une accumulation de travail

sous la forme argent, l'accumulation d'un moyen de circulation de la valeur (car c'est en fait la seule valeur d'usage de l'argent monnaie) dans le seul but de posséder un tas de travail mort cristallisé dans de "l'argent". Le capital n'a pas du tout cette prétention mais poursuit d'autres buts, notamment celui de se valoriser; et cette valorisation ne passe qu'accidentellement par une phase d'accumulation d'argent. Le capital, entre autres définitions, est la valeur en procès; dès que la valeur est fixée sous forme argent elle perd la vertu d'être immédiatement capital et bien vite le capitaliste s'empresse de métamorphoser cette forme argent de la valeur en capital productif, bien que la forme argent soit une forme indispensable au procès de valorisation tant que le crédit n'est pas complètement développé, mais non pas bien sûr sous la forme d'une thésaurisation.

Il semble diablement difficile de saisir la raison pour laquelle Maire veut accumuler de l'argent; en vue d'une éventuelle disette? Supposons qu'en effet, dans la société autogérée, nous soyons susceptibles d'essuyer des revers dans la production et que les richesses viennent à manquer, un richelieu frippé et gras à souhait est susceptible de faire des yeux sur le bouillon!...

"L'efficacité socialiste, au contraire, permet de poser ces problèmes, d'en débattre largement. Le mot "rentable" change de sens."  
(id.)

Nous sommes heureux d'apprendre qu'un mot, enfin, a changé de sens dans la société de Maire; souhaitons qu'il saura s'entendre sur le sens nouveau du mot rentable.

"Une innovation technique susceptible d'augmenter la productivité peut ne pas être rentable socialement si elle aggrave les conditions de travail. A l'inverse, un hôpital où les soins seront gratuits et qui ne rapportera donc pas un sou..."  
(id.)

Le mot rentable n'aura donc changé de sens que s'il est accolé au mot socialement! A l'inverse de l'hôpital les entreprises devront donc rapporter des sous; quel est le sens nouveau de rentable si ce mot est appliqué à l'entreprise?

"...des dépenses d'aide technique à un pays pauvre, apparemment improductive, tout cela pourra très bien être considéré comme

rentable socialement"

(id.)

Si cette aide technique n'est ou'apparemment improductive qu'est-elle alors au-delà de l'apparence, productive? mais alors productive en quoi? en rentabilité sociale? dans ce cas les apparences devraient être la réalité! De toute manière l'affaire est une question de "considération", c'est donc un problème de représentation idéologique.

"Cela dit, il reste évident que chaque entreprise devra dégager des surplus: une partie des revenus de la production doit être économisée pour moderniser le matériel, agrandir l'entreprise si cela est nécessaire. Une autre partie, importante, contribuera aux dépenses de la collectivité.

(id.)

Un surplus, par définition, est ce qui est en plus. En plus de quoi? Maire n'en dit mot. Mais voyons le problème de plus près: le surplus est en plus, auquel cas pourquoi dépenser du travail pour le produire, ou bien le surplus sert utilement la société, et dans ce cas ce n'est pas du surplus! Surplus n'est même pas un terme de l'économie bourgeoise, c'est un terme sorti tout droit du vocabulaire trotskyste et que Maire reprend à son compte sans autre forme de procès.

"Une partie des revenus de la production doit être économisée pour moderniser le matériel". Voilà une phrase lourde de conséquences! Et qui montre d'ailleurs à quel point la "bourgeoisie" a raison de dire:

"...ça ne peut pas marcher, les travailleurs en sont incapables, on verra la pagaille et la paralysie gagner toute l'économie."

(p. 26)

Si les travailleurs sont conseillés par Maire cela risque fort d'arriver! Qu'est-ce que le revenu? Que signifie moderniser le matériel et pourquoi est-il nécessaire de le moderniser? Autant de questions qui restent sans réponse et qui suffiront peut-être à soutirer "...des sous..." aux travailleurs!

Des réponses claires sont pourtant indispensables pour comprendre la "gestion" de l'entreprise autogérée. Mais cela n'éclairerait sans doute que le fonctionnement d'une entreprise particulière, et Maire ne soulève pas la question de savoir comment l'ensemble de la production peut fonctionner sur cette base.

Il dit en effet qu'une partie du revenu doit être économisée; il ne peut s'agir dans ce cas que d'un revenu sous forme argent car nous voyons difficilement comment une partie de celui-ci pourrait être économisé pour la modernisation et une autre partie pour les dépenses de la collectivité. Si, simultanément, toutes les entreprises auto-gérées économisent sous forme argent la valeur (ou le travail) nécessaire à la modernisation, elles ne trouveront à échanger, au moment où il sera nécessaire de moderniser réellement et non idéalement sous forme de trésor, que de l'argent contre de l'argent! Et en fait ce n'est pas du tout de cette manière que le capital se renouvelle actuellement.

On voit bien que le "plan" de Maire exige pour le moins de plus amples explications, et si les "travailleurs" se contentent de telles banalités nous devons conclure alors qu'ils vivent un beau rêve.

C'est dans cet important paragraphe de "L'utilisation des surplus" que Maire nous dit sans rire: "Dans l'entreprise autogérée, la possibilité d'accroître les rémunérations reste un stimulant important."

Nous avons vu qu'il était inutile de chercher ce qui devait être "rémunéré" et par la même occasion "stimulé", mais nous pouvons toutefois nous demander d'où vient l'argent nécessaire à cette stimulation! Du surplus? Alors il vient du revenu; mais qu'est-ce que le revenu? Admettons que ce soit la valeur nouvellement créée par le travail dans l'entreprise (les salaires, profits et rentes dans le capital); pour que ce soit cela il faut que le travail soit la substance de la valeur, donc que la force de travail soit une marchandise! Passons. Si le revenu n'est que du travail matérialisé, cristallisé sous la forme argent, c'est donc avec du travail que, on ne sait quoi (!), sera stimulé; si ce "on ne sait quoi" se trouve être le travailleur lui même ou sa force de travail, c'est donc avec le produit de son travail qu'on le fera chanter! Ce produit ne devait-il pas lui être restitué dans le socialisme de Maire? Quelle confusion!

Mais cette confusion n'est due qu'à une totale incompréhension mais non pas le résultat d'un plan de mystification que Maire aurait élaboré dans une sombre alcôve dans l'intention de tromper les travailleurs. Et plutôt que s'entendre sur les mots, Maire aurait mieux fait de gratter le vernis et voir quelle réalité se cache sous les mots. Peut-être eut-il alors constaté que le mot "gestion" est un mot du capital qui ne s'applique qu'au capital; et que si les travailleurs rêvent de "s'autogérer" c'est qu'ils ne sont que des particules vivantes de capital, et le fait qu'ils acceptent son vocabulaire: gestion, pro-

fit, rémunération, plan, modernisation, rentabilité, etc. ne fait que confirmer la chose. Les travailleurs qui rêvent d'être encore des travailleurs dans une société "merveilleuse" n'ont rien de révolutionnaires. Bien sûr nous entendons d'ici Maire ricaner: "il faudra bien toujours des travailleurs!", mais il ne connaît même pas les implications économiques et sociales du travail dans le capital...!

Tant que le "travail" n'a pour but que ... "la consommation individuelle acquise grâce au salaire"... (p. 25) alors nous avons affaire au travail salarié, donc au capital.

Nous n'avons jusqu'à maintenant rencontré que des mots désignant des catégories économiques précises, nous avons pu constater comment Maire les articule pour "tracer les grandes lignes" de la société autogestionnaire, tout au moins quant à son économie. Nous étions pourtant sur un terrain solide, palpable! qu'en serait-il s'il s'agissait d'analyser les catégories "politiques" qui seront l'attribut de la nouvelle société?

Démocratie, responsabilité, pouvoir, droit de grève, organisation syndicale, contestation, concertation...élection (piège à cons!!).

Et ici se pose encore une question: est-ce que l'autogestion constitue une fin en soi ou une étape, une transition, vers une autre société? A vrai dire là encore on ne trouve pas de réponse certaine dans le texte de Maire, malgré qu'une fois de plus:

"...le mouvement syndical français anticipe hardiment sur l'avenir. Il oriente les luttes en fixant comme objectif final une société où le système de décision sera enfin démocratique jusqu'au bout, de l'entreprise à la commune, de la nation à l'assemblée des nations."

(P. 5)

Travail, Famille, Patrie! L'autogestion est-elle vraiment l'objectif final? Alors quelles seront les classes sociales en présence dans cette société? Nous sommes au moins sûrs que d'un côté il y aura la classe des travailleurs, mais quoi en face? Contre quoi et qui le syndicat C.F.D.T. défendra-t'il les travailleurs? La grève contre qui?

"C'est dire que l'autonomie du syndicat et la reconnaissance de ses moyens d'action, y compris la grève, constituent une nécessité et une garantie fondamentale de l'autogestion."

(p. 23)



Toutefois la C.F.D.T. voit mal, ..."si l'autogestion est réellement mise en œuvre, c'est à dire si les travailleurs ont le pouvoir...", "...comment ils pourraient s'opposer fondamentalement à eux-mêmes"!!! (id.). Une telle association d'idées, ou de mots, il faut la faire!

Mais pour justifier leur existence les syndicats sauront trouver la classe antidémocratique et monopoliste contre qui combattre! (mais surtout pas exterminer car alors...plus de justification!)

"Il luttera contre les déviations. Par exemple il interviendra pour redonner aux travailleurs le pouvoir réel si celui-ci leur est confisqué par un petit groupe de technocrates." (id.)

Une déviation de pouvoir? Ah! ça! par exemple!!! Et d'où ils sortent ces technocrates? Si les travailleurs détiennent le pouvoir "réel" qui détiendra le pouvoir "formel", car l'un ne peut aller sans l'autre?

Et aujourd'hui alors, qu'attend la C.F.D.T. pour redonner aux travailleurs le pouvoir qui leur a été enlevé par "un petit groupe" de capitalistes, ne serait-ce que le pouvoir sur leurs moyens de production? Maire va nous dire sans doute que dans le capital son syndicat n'a pas les moyens politiques nécessaires à une telle entreprise et que c'est pour cette raison qu'il revendique une autre organisation sociale. Mais alors, dans ce cas, le contenu de cette revendication concerne en premier lieu le SYNDICAT, c'est à dire que le syndicat revendique un pouvoir dont il est actuellement démuné! Ca promet...

Il est impossible de suivre Maire dans toutes ses circonvolutions autour du syndicat comme centre hypothétique de sa future société, mais lui même est poussé dans ses idées par sa propre volonté de puissance investie dans la C.F.D.T.

Le fin mot de l'histoire est que Maire a créé son monde socialiste à son image, image du sous-homme du capital, car le capital a fait de l'homme un sous-homme, celui dont nous retrouvons les attribus dans l'homme-socialiste autogestionnaire.

Ce sous-homme socialiste procédera par exemple à des élections dont le but sera de déléguer SA responsabilité! Il est évident que ce triste sire va se défaire de toutes responsabilités, et, à ce titre, il est bien cet individu qui, comme le fumeux sondage de la SOFRES (cité par Maire p.II) tend à le montrer, préfère tenir les cordons de la

bourse plutôt que gérer la sécurité de l'emploi, le développement de l'entreprise ou le rendement de la production! Et pourtant il s'agit bien de gérer les mêmes choses dans la société de Maire.

Et si ces individus réifiés du capital sont prêts à continuer de posséder des voitures et des télés (p.17), à gaspiller un travail énorme à leur fabrication ainsi qu'à la fabrication d'autoroutes, alors s'arrête ici notre critique, car nous avons dit que sa positivité se situait sur un terrain autrement radical que le terrain sur lequel Maire joue sa partie.

Janvier 1973

---

Supplément au n° 2 série II d' INVA IANCE.

Pour toute correspondance s'adresser à :

CAMATTE Jacques B.P. 133 - 83 170 Brignoles. France.